

qu'il vous en faut beaucoup... Dieu vous éprouve cruellement...

— Oh ! oui, bien cruellement, répéta Berthe d'une voix altérée.

— Mais si le présent est douloureux, reprit René, l'avenir vous réserve peut-être des consolations...

— L'avenir, monsieur René, répliqua l'orpheline, l'avenir sera couvert d'un crêpe tant qu'existera la tache sanglante qui souille le passé.

Le mécanicien fit un geste de surprise.

— Mes paroles vous étonnent ? demanda Berthe.

— Oui... j'ignorais...

Il s'interrompit.

— Que le secret terrible fût connu de moi ? acheva l'orpheline. Avant de s'éteindre, ma pauvre mère m'a tout appris. Il lui fallait m'envoyer chez vous, à sa place, chercher le brouillon de lettre où vous avez trouvé la preuve que mon père payait de sa tête un crime qu'il n'avait pas commis...

— Cette lettre, grâce à Dieu, vous la possédez ! s'écria le mécanicien. Grâce à elle, nous trouverons la trace des vrais coupables... grâce à elle nous arriverons, non pas à les jeter sur les bancs de la cour d'assises, puisque la prescription les protège, mais à prouver aux juges l'innocence de votre père, à solliciter sa réhabilitation et à l'obtenir !

Tandis que parlait René, Berthe avait courbé la tête.

— Oui, répondit-elle tristement ensuite, nous pourrions tout cela peut-être, si nous avions la lettre...

— Ne l'avez-vous pas ? demanda vivement René.

— Non...

— Qu'est-elle devenue ? Où est-elle ?

— Elle a été brûlée devant moi... balbutia douloureusement la jeune fille.

René devint pâle.

— Brûlée !... répéta-t-il.

— Oui.

— Par qui ?

— Par deux misérables qui s'étaient introduits après moi chez vous, dans le but évident de chercher et d'anéantir cette lettre.

— Ils en connaissaient donc l'existence ?

— Sans doute, puisqu'ils sont allés droit au tiroir qui la renfermait...

— Mon Dieu... que signifie tout cela ? fit René en prenant sa tête entre ses mains. Il me semble que je deviens fou... J'entends, mais je ne comprends pas !... Expliquez-vous, mademoiselle... Dites-moi tout, je vous en supplie.

Berthe, d'une voix entrecoupée, raconta au mécanicien ce que nos lecteurs savent déjà.

René écoutait avec épouvante le récit du drame étrange dont son logement avait été le théâtre.

— Deux hommes, balbutia-t-il ensuite, deux hommes se sont introduits chez moi et ils y ont pris cette lettre...

— Oui, et je vous répète qu'ils savaient certainement où la trouver...

— Et, ces hommes, vous ne les connaissiez ni l'un ni l'autre ?...

— Ni l'un ni l'autre...

— Vous ne les aviez jamais vus ?

— Jamais.

— Mais vous pourriez les reconnaître ?...

— Ah ! pour cela, oui, et dans dix ans aussi bien qu'aujourd'hui... Leurs visages à tous deux sont gravés dans ma mémoire... J'ai surtout remarqué l'homme qui a brûlé la lettre... celui-là doit être le complice de la femme qui écrivait...

— Je croyez-vous ?...

— J'en jurerais !... Les paroles qu'il a prononcées, après avoir lu la lettre mystérieuse, le prouvent jusqu'à l'évidence... Il était pâle, haletant... Il disait d'une voix étranglée : *Elle ! Elle à Paris ! ... Et cet homme possédait cela !... Sans le hasard, j'étais perdu !...*

— En effet, reprit René après avoir réfléchi pendant un instant, ce misérable doit être le complice ; mais comment savait-il que ce brouillon de lettre était en mes mains ?... Cela reste pour moi une énigme inexplicable...

— Peut-être la comprendrez-vous en lisant le billet glissé par cet homme dans l'enveloppe à la place de la lettre brûlée ?...

— Un billet ?...

— Oui, qui, si je ne l'avais enlevé, rendait votre condamnation certaine...

— Où est-il ?

— Le voici... Lisez...

René lut rapidement et devint livide.

— Ah ! vous avez raison, mademoiselle ! dit-il ensuite. Et ce n'était plus la police correctionnelle qui me réclamait, c'était la haute cour de justice, comme complice du régicide Orsini ! Les misérables avaient besoin de ma condamnation pour m'éloigner de votre mère et me rendre impuissant contre eux ! J'ai des ennemis terribles qui seront implacables, car ils savent que je possède leur secret... Ils ne me laisseront ni paix, ni trêve ! Où les chercher ? où les trouver ? Ils se cachent au fond des ténèbres ! Et pour les combattre je n'ai plus rien... Ah ! si, j'ai Jean-Jeudi.

— Jean-Jeudi ?... répéta Berthe surprise.

— Oui.

— De qui parlez-vous ?... Quel est ce Jean-Jeudi ?

— Je vous l'expliquerai, mais procédons par ordre... Ces lignes meurtrières prouvent qu'on veut me perdre à tout prix et par tous les moyens, même les plus infâmes... Donc on connaît mes intentions et, pour ne pas avoir à me combattre, on me supprime, ou du moins on essaye... Eh bien ! cette note sera peut-être un jour une arme terrible que les infâmes m'auront donnée contre eux !... Je me charge de la mettre à l'abri de toute recherche... Nous sommes sur nos gardes, ce qui nous constitue un premier avantage, car la défiance est un bouclier... Si nous ne pouvons être les plus forts, du moins soyons les plus adroits ! !

XV

Après un instant de silence, René reprit :

— Occupons-nous maintenant, mademoiselle, de cette femme dont vous m'aviez dit quelques mots. La croyez-vous complice des deux misérables ?

— Assurément non... répondit Berthe. Ses allures étranges, son langage singulier, me l'ont fait prendre pour une folle.

— Une folle ? répéta le mécanicien.

— Du moins elle en avait tout l'air...

— Était-elle grande et blonde, d'un certain âge, mais très belle encore ?

— Oui... Vous venez de tracer son portrait...

— Qu'a-t-elle dit ?

— Je ne saurais vous le répéter exactement...

En voyant les hommes qui fouillaient votre secrétaire, elle a poussé un cri de fureur... Elle prononçait très vite des phrases incohérentes, au milieu desquels le mot *assassin* ! et le nom de *Brunoy*... revenaient sans cesse.

— Brunoy ! s'écria René Moulin. Elle parlait de Brunoy !... C'est bien elle ! Ce nom m'avait frappé quand pour la première fois je la vis et je l'entendis parler...

— Vous la connaissez donc ?

— Je sais du moins que c'est une pauvre insensée occupant, avec une vieille dame qui l'a recueillie, le premier étage de la maison que j'habite... Je suis certain maintenant que le hasard et la folie l'ont seuls amenée chez moi...

— Devinez-vous pourquoi l'un de ces hommes semblait éprouver à son aspect une profonde épouvante ?...

— Il la reconnaissait sans doute...

— Je le crois... Sa terreur égalait au moins la mienne, tandis que cette femme lui criait : *Assassin ! ... Assassin !*... Il parlait, lui aussi, mais je n'entendais pas ses paroles...

— Et la folle, m'avez-vous dit, reprit René Moulin, a ramassé le fragment de lettre à demi consumé ?

— Et l'a caché dans sa poitrine, oui...

— Voilà qui est bon à savoir... Il me paraît probable que ce papier rongé par le feu n'offre plus aucun sens, mais on ne doit négliger rien et je m'en occuperai... Dans tous les cas il faut que je sache positivement quelle est cette femme, et pourquoi le nom de Brunoy revient sans cesse sur ses lèvres.

— La lettre était de la plus haute importance, n'est-ce pas, monsieur René ? demanda Berthe.

— D'une importance capitale, oui, mademoiselle, ayant été écrite de la main même d'une femme nommée *Claudia*, qui l'adressait à son complice...

— Vous en rappelez-vous le contenu ?

— A peu près textuellement... Je l'ai lue et relue plus de cent fois...

— Le nom du complice ne s'y trouvait pas ?...

— Le nom de baptême seulement, par malheur,

car avec le nom de famille nous tiendrions les deux misérables ! Claudia menaçait cet homme... Elle lui disait entre autres choses : J'arriverai bientôt à Paris et je compte vous y voir... Avez-vous oublié le pacte qui nous lie ? Je n'en crois rien, mais tout est possible. Si vous aviez par hasard la mémoire infidèle, il me suffirait, pour remettre le passé sous vos yeux, de ces quelques mots : *place de la Concorde pont-tournant, pont de Neuilly, nuit du 24 septembre 1837*... Je n'aurai pas besoin, n'est-ce pas, d'évoquer de tels souvenirs, et la Claudia qui fut votre complice sera reçue par vous comme une vieille amie... J'ai cité de mémoire, mademoiselle, poursuivit René, mais je répons de l'exactitude de mes souvenirs... Ces phrases étaient assez explicites pour ne me laisser aucun doute... Il s'agissait du crime dont le médecin de Brunoy, le docteur Leroyer, votre grand-oncle, a été victime...

Berthe poussa un soupir.

— Et nous l'avons perdue, cette preuve écrasante !... murmura-t-elle tristement. Ah ! la fatalité poursuit avec acharnement ma famille...

— La fatalité se lassera, mademoiselle !... Courage et espérance !... la précieuse lettre est anéantie, mais Jean-Jeudi la remplacera !...

— Encore une fois, monsieur René, quel est ce Jean-Jeudi ?

— Un repris de justice...

L'orpheline fit un geste d'effroi.

Le mécanicien poursuivit :

— J'ai ébauché la connaissance de ce drôle à Batignolles, dans un estaminet mal famé ; je l'ai retrouvé détenu à Sainte-Pélagie...

— Et vous vous servirez d'un tel homme !

— Pourquoi non ?... On n'a pas besoin d'estimer l'instrument dont on fait usage...

— Qu'attendez-vous de lui ?...

— Beaucoup ! Certaines phrases, quoiqu'un peu vagues, dites en ma présence, m'avaient fait supposer que Jean-Jeudi possédait un secret, et qu'entre ce secret et le nôtre il existait une connexion intime. Je le questionnai, il était sur ses gardes et ne se livra point. Je comptai sur l'avenir et, tout en considérant mon compagnon de captivité comme un être absolument méprisable, je lui témoignai la plus grande bienveillance et je ne négligeai rien pour lui être utile... En prison il était sans ressources... Je lui vins en aide, je lui laissais croire que je ne valais pas mieux que lui et je finis par regagner sa confiance... Je touchais au but...

— Il a parlé ? demanda Berthe vivement.

— Il en a dit assez pour changer mes doutes en certitudes... Aujourd'hui même il prononçait devant moi les mots écrits dans le brouillon de lettre et que je vous citais tout à l'heure : *place de la Concorde... Pont-Tournant... de Neuilly... Nuit du 24 septembre 1837*...

— Ah ! vous avez raison ! s'écria l'orpheline. Cet homme sait tout...

— Il connaît, à coup sûr, les assassins du médecin de Brunoy... appuya René.

— Eh bien ! qu'il vous les nomme ! !

— Il ignore les noms, mais il les cherche comme moi, et déjà, un peu avant son arrestation, il a cru reconnaître la femme... la complice... Claudia sans doute...

— Ce Jean-Jeudi est-il en prison pour longtemps ?

— Pour huit jours...

— Une fois libre, ne vous échappera-t-il pas ?

— Ce n'est point à craindre... Il se figure qu'il a besoin de moi pour conquérir une grosse fortune. René ajouta en souriant :

— Dont il a bien promis de me donner ma part...

— Cette fortune, d'où viendrait-elle ?

— D'une source immonde : le CHANTAGE ! Maître du secret des assassins du pont de Neuilly, il veut, quand il les aura rejoints, se faire payer son silence... et il compte sur moi pour rendre plus facile l'exécution de ses plans honteux...

— Il vous croit donc un misérable ? fit Berthe avec dégoût.

— Nullement... Il m'estime au contraire comme un autre lui-même. Mon rôle est de paraître une franche canaille et d'applaudir ses vues, sans cela la défiance lui reviendrait et jamais je ne connaîtrais les vrais coupables... M'approuvez-vous, mademoiselle ?

— J'approuve et j'admire tout ce qui doit tendre à la réhabilitation de mon père...

— Nous allons avoir à lutter.